FLORENTIN SMARANDACHE

Sentiments Fabriqués en Laboratoire

Traduit du roumain par

TRAIAN NICA

de

l'Université de Craïova

1984

EDITIONS ARTISTIQUES

FES - MAROC

FLORENTIN SMARANDACHE

Sentiments Fabriqués en Laboratoire

Traduit du roumain par

TRAIAN NICA

de

l'Université de Craïova

1984

EDITIONS ARTISTIQUES

FES - MAROC

LITTERATURE MATHEMATIQUE[1]

Imaginez que ces poèmes eussent été composés par une machine électronique, bien que vous n'en fussiez pas très loin ! Eh, alors qu'en penseriez-vous ?

Si dans les plus modernes laboratoires les savants fabriquent des embryons humains, nous fabriquons des âmes. Suivant des procédés mécaniques on confectionne les états spirituels. Des algorithmes programmés dans un langage évolué produisent à la chaîne les poésies. L'écrivain habillé en blouse blanche, veille à la console de son ordinateur la création de ces sentiments logiques.

C'est de la littérature enfantine pour les adultes, ou l'inverse. Vers linéaires rompus par des images non-linéaires, équations métaphoriques de l'insolite, systèmes abstraits de pensées, respirations d'une seconde ...

Telles les FLEURS EN PLASTIQUE, ces poèmes imitent les FLEURS NATURELLES.

L'auteur.

---

(1) Essai en français dans l'original.

A la table-de-travail du pays

La plume mouillée célestement

dans la lumière :

les écrivains -

à la Table-de-travail

du pays.

Je suis venu ...

Je suis venu mettre greffon aux prières
une blanche fleur,
et lâver les malades
de maladie.

Je suis venu deshabiller les arbres
de l'écorce pourrie
d'un nom
et sortir la lumière
de nos jeunes yeux,
afin qu'on allume le passé
- guide de l'avenir -

Je suis venu l'encrier plein
de lettres,
puisque j'habite en
ce poème
du temps d'Ovide,
et la poésie traduit mon âme.

Grâce à ...

Les serpents rampent à la place des oiseaux
qui ne peuvent pas voler,
chaque soir la lune
célèbre ses fiançailles
avec l'ombre qui l'éclaire.

La Montagne existe grace aux abîmes
qui l'élève,
la souffrance existe grâce aux pierres
qu'on lance contre le silence.

Mais les poètes n'existent pas grâce à la poésie.

Ils écoutent la voix des sapins
venus des ancêtres
par des alouettes,
de leurs lèvres
les anges annoncent
- avec des cris d'albatros
au-dessus des vers -
le printemps de l'histoire.

Elevons des Oiseaux pour le Très Haut

Elevons des Oiseaux

pour le Très Haut

afin de lui vaincre l'éloignement,

faucons

qui avalent l'éternité -

gamins rubiconds

comme la gaîté.

Je n'ai plus-de-paroles pour - me - défendre

Comme un haillon déchiré
la nuit m'entoure,
je-n'ai-plus-de-paroles
pour - me - défendre :
vous me les avez ramassées
toutes !

En blanche farine
plein - d'attente
des traces je laisse par où je passe,
de Solitude.

Lorsque

Lorsque tu te réveilles le ventre
gonflé de songes,
comme un ballon prêt à prendre son vol,
et tes rêves se cassent
- coquille d'œuf - dans la tête,

lorsque des froids abstraits
pénètrent en toi
jusqu'aux manches,
et tu te remplis de vides ronds
(ainsi que tu ressembles plutôt
à un zéro absolu),

lorsque l'air que tu inspires,
écorché par les cris pourprés
de la raison
sent comme un caveau,
et le silence se couvre de rouille dans la pluie,

n'attache pas à ton front
des fichus de deuil,
et ne te penche pas au dehors
de ton temps :
e pericoloso sporgersi !

L'orgueilleux platanier fort en mathématiques

Innocent, diaphane,
le printemps se présente
à l'examen .

Jeunes moineaux
comme les élèves timides.
et des papillons d'ivoire
étudiants en biologie.
Tient les mains en haut
l'orgueilleux platanier -
fort en mathématiques,
le sage liseron
prend son diplôme
d'ingénieur.

Mais ...

Je suis parti à la recherche
de mon chemin
(caché par les arbrissaux
qui se voulaient des forêts)
et le tirer
plus au soleil,
mes pas
étaient attachés en longues et lourdes
chaînes de tortures.
En moi s'installait graduellement
une pieuvre de peur
et son ombre me tenait deuil.
Ecrasée entre les cils
la larme s'est mise à couler
à l'intérieur.
J'essaie d'arracher
l'obscurité de mon esprit,
mais les mains sont prises
en menottes d'échec.
Je voudrais oublier tous les ennuis,
mais les cicatrices me font mal.
Le miroir de mon visage est rayé
par l'anxiété.

Matinale

Dans l'aurore la rivière
s'était réveillée
avec un murmure indécis -
maintenant elle lave bruyamment
son visage
dans sa propre sueur.

Les plaines regardaient avec espoir
un rayon en vêtements de joie.
Il avait beaucoup plu
avec des fleurs et
quelques marguerites
secouaient avec finesse
leurs jupes blanches
de rosée,
l'étang-île d'eau -
sortait des cous de nénuphars
à la surface,
des iris salis de pudeur
expédiaient des cartes postales
en couleur.

Et moi j'écoutais
sans mot dire
le gazouillis du bois,
lorsque la brise, à l'odeur bleuâtre
comme la mer, rendait son haleine aux espaces.

Vers le blanc - absolu

La solitude s'assied sur les touches
et commence à pleurer,
séparées des fardeaux de la chair
les âmes - alignent des apathies.

C'est une population d'idées
qui m'envahit.
Les âges dans les albums
conservés,
m'appellent souvent
de moi ailleurs
et les photos une après l'autre
se mettent à défiler.
Mes yeux crient féeriquement,
pendent dans les oreilles
les boucles d'échos.

La chute de neige avec des anges blancs
a l'odeur de l'accalmie,
les eaux s'écoulent dans l'avenir.
voilée d'images
l'ombre s'enfonce - profondément
dans la roche fumée.

Seulement une cépée

Seulement une cépée de soleil
mon dieu, je voudrais rencontrer
et je m'étouffe de lumière !
Le bout de ma flamme se transforme
sur le corps de la chandelle,
et mon esprit allume
ses inespérées couleurs,
je crois qu'on vit sa vie
mille fois même !

Comme le fleuve de l'existence
se jette toujours
dans l'océan de la mort
et nous savons que rien n'est
vraiment loin,
tendons notre front long
vers l'immortalité !

Miroirs rétroviseurs

Seul sur le quai
- dans les lacs de l'attente -
je regarde toujours en avant
mais je vois derrière moi toujours.
Cheveaux à grands museaux
d'eau
auprès de moi
passent au galop
avec leurs pieds flèches.
La chemise du sort
déchirée juste à la poitrine
je la fais coudre
de quelques espoirs.
Quand la voiture de la vie roule
sur les plus dissimulés itinéraires,
en miroirs rétroviseurs
je regarde à mon passé.

La Fée Morgane

Tes murmures doux
me couvrent de péchés
jusqu'à la taille,
je perds mes bras
dans le noir de ton intimité.
A la hâte verticale vers toi
tous les habits
vieillissent sur nos épaules
plus vite que le scion
qui sèche dans les acacias.
La douleur devient un être vivant
qui ronge notre réflexion
peu à peu.
Et le temps
s'écoule en nous
jusqu'à ce qu'il rencontre le plein,
au-dessus de nous
les tombeaux veillent
(à notre place)
- malades de la jaunisse - .

Etoile errante

Je filtre le ciel
d'oiseaux voyageurs
éblouis
par la hauteur du vol,
je prends du feu de tes yeux froids,
ton image confuse
m'entoure
comme une voile blanche du màrbre,
ta pensée s'écoule goutte à goutte
dans le frémissement de ma vie
et rallume les plaisirs
des violons de l'âme,
tu me jettes au visage
l'air que tu respires
comme s'il était de soie.
Telle une étoile errante
parmi des nuits
tu jettes l'amour
sur la mort.

Le fiacre

Au galop nébuleux

le fiacre du siècle

tire à la remorque

un sentier .

Les cheveaux de la vie boitent

sous la bride du destin

- malade de la fin -

le fouet courbe mes années.

Les roues des heures

tournent encore

(par inertie)

avec quelques minutes brisées,

ensuite elles se détachent

et continuent la course

me précedant.

Sur le chemin se sont aussi éparpillés les rayons

des dernières secondes

de la vieille horloge

du globe terrestre.

Maintenant son couvercle a sauté

au-delà de moi.

Solitude noire

Comment pèse cette solitude
de plomb !
me nourissant de sa chanson
insupportable,
et les ténèbres l'accompagnent gravement
de la basse.
Le vide créé en moi
penche lourdement
dans la balance de la souffrance.

Et l'hiver pleure en faisant fondre ses neiges.
Verrouillée avec un gros cadenas
par les mains froides de la destinée.
la seconde s'éteint suffoquée en moi.

Toi seulement, mon poète
blanchi par tant de paroles,
je te vois encore
comme une fleur passée,
douce dans cette nuit,
me montrant une autre naissance.

Cercles de lumière

Les océans de la vie

me baignent

quand devant moi rit

un lever de soleil,

ses cercles

de lumière

passent près de moi

avec des questions rigides.

Et le cœur se met

à détacher

les pétales de rêve

des yeux ouverts,

et moi je cours attraper

ce grand cercle

du ciel.

HEURES DISSOLUES

Ecoute les soupirs des saules
au sommet brûlant
du midi !
sur la montagne de ma fontaine
le regard hautain
des pigeons
dissout en moi les minutes
avec des torrents de cascade.

Espoirs

Les rayons propres
de certains espoirs
baissent les rideaux de l'âme,
les yeux se mettent à rêver,
une lueur intérieure
s'allume
et brûle au dehors
le vêtement de la nuit étalé
au-dessus du jour.

L'âme morte du feu

Un après-midi, dévoré en quiétude
par l'âme morte du feu,
nous baigne d'un regard fixe
et fatiguant.
Le soleil bouillonne
la poitrine sale de rire,
parmi les forêts d'êtres
peigne ses riches cheveux longs
et déverse l'or fondu
par l'entonnoir du jour d'été.
Le pré se trempe en jaune
et brûle en lumière
avec des sons d'orgue électronique,
les fleurs ont bu le printemps
et maintenant mûrissent en couleur,
sur la rétine s'imprime
une signature de soie du maïs,
le blé arrange son image
dans une chemise séchée.
Dépouillée de ses profondeurs
la mer ressemble à une vierge nue,
le ciel est ensemencé avec des oiseaux.
Les heures viennent veiller
et sont accueillies
par le sourire des fenêtres ouvertes.
Je voudrais tellement prendre
un bain de soleil !

Au-delà des sens

Je veille dans une torpeur
voisine du sommeil de la pierre,
parmi des tranches de vie, oubliées,
mes sens s'entrecroisent.
Une flamme humaine
vacille à peine encore
en moi
comme dans une lampe sans pétrole.

Des hallucinations vagabondes
me portent au hasard
dans le monde absolu
de l'au-delà des sens,
où les gens s'habillent
dans les couleurs vives
du bonheur.
Et dans la danse de ces fleurs
- des baisers de papillons -
me laissent croire qu'ils prolongent mon être.

Tombeaux dans le ciel

Pourquoi courons-nous toujours
(même contre le temps)
clarifier notre front
dans le fleuve d'air
du ciel ?
pourquoi tous
cherchons tombeau dans le ciel ?
(bien que nous n'ayons jamais accepté
la fin).

Regarde mon visage retardé
fatigué après la course,
sans nom,
abandonné par le temps,
foulé aux pieds
par les chevaux de fer
de l'Apocalypse !

Automne d'étain

Les grues cendrées sont devenues une volée
de coups de feu
qui visent les champs
de nuages,
les mains nerveuses des feuilles
s'inclinent vers la terre,
sous les pluies grises
la vieille rue fleurit,
on entend les gouttes se lamenter
en cercles concentriques.

Sur des longueurs d'ondes verticales
une pensée m'étrangle la gorge
avec les cordes grosses de supplices.
Coule, étain fondu
de l'automne !
Les heures tombent auprès de moi
dans la circonférence de la douleur,
je suis mon survivant sourd
- à moitié en nadir - .
On voit des jaillissements de marches
dans ma voix
sur laquelle monte le regret
vers mon étoile, l'étoile de la tristesse,
la seule qui me scintille.
Le ciel se ferme autour d'elle.

EGLOGUE

Les maisons marchaient au hasard
sur le bord muet de la vallée,
les chiens ayant des gueules de lune
lançaient des cris avec de grosses pierres
de la bouche,
avec des trompettes cuivrées
de la crête des coqs
sortait le matin.

Les arbres dont l'âge était troué
d'anneaux,
avaient oublié depuis longtemps
l'ennui jaune
des feuilles,
et - s'enfermant dans l'hiver -
l'aquilon leur frottait
les oreilles nues.

Les passereaux-hauts grimpaient

sur des cordes minces

de rayons

en se déshabillant dans l'air

de l'ombre

afin que la neige ne la tache pas.

Une grappe de notes

au lointain

entrait dans la mélodie.

une glissade de biches

et un chevreuil -

les ans accrochés

à des branches noueuses

détachées de la tête

servaient pour amballage

à la mélancolie.

LA RACINE DU COEUR
FOND LES CORDES DE LA LYRE

L'astre dans une éclipse
s'est endeuillé et
le vieux-rouleau
de Cronos
pèse sur les hommes.

Dans la soie d'un vergne
la racine du cœur
fond les cordes de la lyre
en élégies.
Les plantes des souvenirs
baissent la tête.
Donc je louerai
ma frêle jeunesse
aux songes.

Voie vers la lumière

La nature ronfle dans les bourbiers
avec le coassement de grenouilles,
dans les jardins maraîchers
des melons gonflés de paresse
ramassent leurs robes vertes
de sarment
pour aller se coucher.

Venant des bois
une cave de goudron
montre ses dents blanches
de stalactites
me riant jaune,
elle me rappelle
que la voie vers la lumière
passe par l'obscurité.
Combattant les silences
et la pensée
j'ai déchiré en petits morceaux
de souvenirs
toute la journée d'hier.

Confession

En moi ont lieu des tremblements
profonds
comme la montagne,
et ma vie comme une plante
se dépouille
de sourires.
Sur le tableau noir
du désespoir,
avec des mains hésitantes
j'écris encore
une illusion.
Et j'ai perdu tant d'instants
en recherches,
dressant des portraits
à la mélancolie !
Maintenant je me sens
comme la prison
de mon âme.

Hyperboles de soleil

Les astronautes transportent la Lune

sur la Terre,

déchirant de la nature

des hyperboles -

de soleil.

Aux périphéries désuètes

de temps

la trace brisée

du vol venuste

saigne doucement ...

Et toute-la-vie nous ne serons que

des sportifs :

qui sautent en Hauteur !

Assoupissement

A ta fenêtre

mon amour

sonne la lumière,

les étoiles du matin sont descendues

auprès de toi

sur la crinière d'une pensée,

l'hirondelle hausse

les ondes blanches de ton front.

Une rose rose

donne des fruits maintenant

de ton ventre,

tes yeux de pierre

font jaillir des étincelles

dans le néant.

Ouverture vers l'infini

Sous la pluie matinale

- dense en image -

ma source se remplit

de l'eau-vivante de la jeunesse,

une tulipe fleurit

en moi

absorbée par la mer du ciel

projetant ses longues coroles,

chancelantes ;

mes doigts atteignent

le vol de la tourterelle.

L'aspiration

d'offrir mon souffle

à un dieu,

attrappe les lettres

au-dessus de la mort.

Nous nous élèverons toujours

par des oiseaux,

et je fais étinceler les silex

de la pensée pure

pour allumer mon être

flambeau du voyage vers l'infini.

Paonne

Silhouette innondée de silence
paonne noyée en longs cheveux noirs,
tranchant des aubes aux yeux bleus
imagine ta statue !
L'œil s'ouvre dans l'étonnement
et la tendresse dégouline
de ton cœur !
Dans le ballet des écailles de lumière
du bonheur
je respire ton corps vaporeux.
Tes lèvres humectées
par un amour impossible
veulent être baisées.
Je te cache le secret des étoiles
quand ta voix
s'endort dans la pelouse,
le cours de ma vie s'écoule
en niagara.

Lamentation

Des sphères immenses

la pluie renaît les larmes

depuis longtemps éteintes.

La foudre comme un dragon

de ses narines propres

verse des baves dehors

poussant un cri rougeâtre.

Toute la nature pleure

quand son soleil

lui apporte la nuit.

Les Gens

qui des dieux

ont volé la vie

comme des Prométhée

se lamentent

quand l'espace les engloutit et

la corde du temps

les jugule fortement.

Peinture

Le jour avait déjà dissout
l'obscurité,
et maintenant il étendait
les serpents cuits au soleil.

Auprès des bois fréquentés
par les champignons
la glèbe avait tissé des champs.
Seule la mer d'azur
les cheveux mis en désordre
par cent albatros
poussait des hurlements au désespoir.

Une branche de printemps

Le blanc poème du temps
suspendait dans ses regards
une branche de printemps -
une valse de la Renaissance.

Le soleil se faisait extraire de la lumière,
dévoré par le bleu
il remplissait le lever sur la moitié du ciel.
Un vent souffiait légèrement de la cire fondue,
la pierre se réveillait de son sommeil,
les insectes arboraient
le drapeau immaculé des ombres légères.

Mains pleines de caresses endormies
chassaient des inquiétudes de vierge,
et le jeune arbre de ma vie
se dépouillait de ses vers libres
- de neige - et
fleurissait dans la rêvasserie.
Du loin, un dieu
nous regardait
et mes songes n'existaient plus
que dans la réalité.

Années - nonlumière

Si tu savait combien me brise
ton amour !
Buvons du verre
de notre réconciliation
avant que l'amour nous tue !
Faisons descendre la tristesse
des cadres,
et deshabillons le silence d'entre nous
à l'aide d'une parole douce.

Descends de ton visage
toute l'indifférence,
pour envelopper en elle
nos ennuis !
Pars tout de suite je t'en prie
car la distance qui nous sépare
on la mesure en années
non lumière !

Crépuscule

A l'horizon, au crépuscule

la matière saigne.

Petit à petit la nuit entre

dans ma tête

étendant ses désolations sur le visage.

Les flots - se mettent à gémir

dans les miroirs de mazout,

et le gel claque

ses dents dures.

L'image fouette mes yeux.

AUBE

Quand il commence sa ronde
le jour baise subtilement
des lèvres du matin
montrant sa nudité,
son ouïe se frappe
d'une lamentation intérieure,
lamentation rouge
avec les larmes de rosée
des coquelicots,
et sa bouche laisse échapper
—des cascades sonores
lançant des cris de lumière
vers le passé noir
qui le serre encore.
Les gens se pressent
avaler sa couleur.

En tressaillîment de grandes forêts,
les biches se détachent du sommeil
et se mettent à paître
le vert de son regard,
les abeilles ressuscitent
en étonnement jaune
le polen des fleurs
évanouies un peu.

Masque à l'âme

Indifférente, tu te baignes
dans l'eau du miroir
la voix restée
dans un sonnet,
et moi je cours
m'abreuver à ta beauté.

Parmi les gerbes blondes
du soleil
apparaît ton visage
comme un masque
mis à l'âme.
Mon amour est
un bourgeon frémissant
de printemps,
je vais baptiser cet instant
de ton nom de maîtresse
de flottes de colombes.

Sur le plan de ton amour

se brise la ligne ponctuée

doucement incliné

vers l'abandon

de ta félicité

(grande comme un sourir).

Je vois à travers les choses avant

l'écoulement des plaisirs

impossibles.

Etranglé par les chimères

qui me fréquentaient souvent,

j'habite seul

dans mon cercueil intérieur.

Clairons rouges

Le matin sortait
par le bec des coqs
entrant dans les oreilles.
Sous les clairons rouges
des rayons primaires
le silence fermentait doucement.
Ce nouveau début
avait montré son visage
en glaces de brouillard
et descendait lentement
sur les escaliers de lueurs.
Etreint comme une bastille
je me gardais en moi
attendant que je m'écoule
hors des ruines.

CLAMEURS VIOLETTES

Les aubes déversent
leur outre de lait
et éteignent les astres.
Le silence d'hier soir
(accablé
par des crissements de grillons)
se casse en grands éclats
de clameurs violettes.

J'ouvre, paresseusement, un œil,
de mon intérieur,
et les pupilles s'étendent
devant moi
sur la plage reposée.
Je sens que je m'éclaire
dedans
comme si mon nombril
était attaché au soleil.

Deuil

Une tensi on électrique
entre les pôles de la planète
provoquant une bise
de loups,
l'hiver avait froncé
son sourcil de glace
et avait laissé la neige
en deuil.
Mais la nuit noire accompagnait
gravement
les cordes longues
des ténèbres
répandant l'odeur
des ombres endormies,
(la lune avait laissé
dehors -
un œil à moitié fermé,
l'autre faisait un bond dans l'écho)
et doucement,
le silence capitonnait les murs
de l'univers
avec des murmures
et la chute de neige
s'inclinait en silence.

Au-delà de la vie

Le combat a cessé
c'est la paix.
Le monde va dans l'oubli
les chandelles méditent...
Souriants les morts
ont gravé
l'apathie en pierre
au-delà de la vie.
Le corps qui a franchi
l'étreinte de l'âme
s'est vidé à temps,
et se plonge
dans le miroir de la blanche nuit
vers l'immortalité ,
la cire des souffrances
a fondu dans les cimetières,
la musique du silence
berce l'abîme,
la danse des croix est
comme un cri vers l'éternité.

Appel

Tes projets
flottaient sur la tranquillité
quand je suis sorti dehors
par mes sens :
les feuilles tricotaient d'arrache-pied,
dans les tiroirs de narcisses
logeait une odeur colorée.
Je me suis fait appeler chez toi
(pour combien de fois ?)
sur un œillet haut en couleur
dans lequel tu avais oublié ton visage.
Comme un dôme tu me regardais
avec confiance
de ton éloignement
qui pendait lourdement
à mon cou.
Et j'avais imprimé ta voix
sur la bande du cœur
- à l'indigo - .
Les vers que je te dédiais
se collaient à la voûte
demeurés dans la Torpeur.

Jeune fille

Tes seins ont bourgeonné

sur les ramures

de tes années vertes,

les doigts des rayons

te caressent

le front sensible

du matin,

tes cheveux longs couvrent de neige

les épaules de cristal ;

de petites gouttes blondes de rosée

s'écoulent

du lac de tes grands yeux

et mes larmes

font mûrir le fruit de l'amour blanc.

Viens, secouer ensemble

les pétales noires

de notre non-accomplissement

sur le champs de l'oubli !

Mesure de la distance entre moi etMoi

Ooh, fée -

mesure de la distance

entre moi et Moi

dans mon rêve si souvent

je serai ivre,

tu es Rien et tu es Tout :

les seins envahissent

ma paume

comme deux volcans embrasés,

des pas découverts,

des mains petites et révoltées...

Plus-que-le-soleil

dans mes pupilles

viendra ta lumière !

Des hommes plus combattants n'existent pas

Erudits

qui provoquent au duel

l'éternité

(des hommes plus combattants

n'existent pas)

s'appuient un peu

à l'horizon

les besaces pleines

de lumière.

Temps · probable de l'âme-future

Dans les sillons profonds
respire le printemps,
le lointain se pétrit
comme une pâte de farine,
les marais se trampent
en roseau et joncs,
des papillons s'asseyent dans les abricotiers
en les faisant fleurir.

Je m'arrête au seuil pour calculer
le temps probable de
mon âme-future,
seulement de quelques grains
d'accomplissements
poussent les troupeaux
des rêves.

Les pleurs des pâles flammes ivres titubent

Il neige sans cesse,

les flocons-des-instants

se déposent profondément

sur le front ...

Il neige toujours

et tout le mal vient du Ciel.

Un orage humain

déclanche cette Chute de neige.

J'écoute de la musique

emprisonnée dans des disques

et contemple dans la cheminée :

les pleurs des pâles flammes

ivres titubent.

J'AIME MON DESIR DE TOI

Entre toi et moi

distance

d'un automne.

Entre moi et toi

autrement

chemin d'hiver -

trop éloigné,

à des milliers de vers

lumière ...

j'aime mon désir de toi.

J'aime l'infini !

Un enfant du Début

La bibliothèque-de-plantes
de la prairie.
Les épines des rayons
nous piquent
étrangement.
Tous les narcisses
s'évaporent en parfum
et nous parlons
leur langage.

La lumière
éclate
une jupe retroussée.
Des images brûlantes
fument encore, encore...

C'est là que j'habite -
un enfant
du Début.

La hauteur pousse de l'atome

Le crépuscule

ramasse des couleurs ordurières,

la vie

est accrochée à un réverbère.

Mais tu montes avec désinvolture

vers toi

car la hauteur pousse

de l'atome.

J'expie
aux dernières émotions

Corps séché
dont s'écoule
la goutte ultime de l'âme.
Des resserres se vidant
de sentiments.

J'expie
aux dernières émotions
en m'attendant,
le cœur devient
la grotte des souvenirs.

JE METS MON AME EN PUPILLES

D'un aéroplane descendent
les images.
L'invisible jusqu'au blanc
se contracte.
Je mets mon âme
en pupilles.

Avec des voix timides
détachées des lèvres
le monde jette
le masque de la nuit
de son visage.

Des moineaux s'asseyent sur ma Langue et la gazouillent

Dans les bocages errent
des chants hérétiques
à la vitesse des feuilles.
Une jacinthe rit presque
la bouche jusqu'aux oreilles.
Elevées en extase,
des roses pétales
faisant
une sorte spéciale d'infarctus.
D'un sapin très haut
licencié en droit
des moineaux s'asseyent sur ma langue
et la gazouillent.

De hautes autoroutes
en positon de garde à vous

De hautes autoroutes

en position de garde à vous

parmi

ces peupliers du Canada,

la tête dans les nuages.

Des fils électriques lourds -

de lumière

par lesquels on envoie souvent

un rêve -

ambassadeur auprès du ciel.

Les vers grouillent dans la lumière du soleil

Les Vers grouillent
dans la lumière du soleil
comme un cadavre pâle
pourrissant de chaleur,
la nébulosité git
parmi des moisissures
dans une chambre humide
de la terre.

JE SUIS LOIN DE MOI
A VINGT KILOMETRES

Du dehors me rend visite
la maladie pourrie,
avec des papiers en ordre
elle me rend visite.
Je suis loin de Moi
à vingt kilomètres
de mes doutes.
La bise colérique
avec ses mains de glace
me serre sur sa poitrine.

Le vent du nord siffle dans l'église

Limite d'obscurité.

Les étoiles

se fourrent les doigts dans les oreilles.

la lune abstruse fait son apparition

de ternes bandages à la tête.

Agglomérées

aux bords de la rigole

des vases,

les plantes des pieds crevées.

Par des lucarnes brisées

le vent du nord

siffle dans l'église.

J'essuie de ta joue le soupir

Dans les premiers rayons
mouillé
j'essuie de ta joue
le soupir.

Je ferme mes yeux
et te regarde -
de moi je voudrais
oublier,
des tombées-de-nuit
cœur, je t'agiterai.

EN QUELLE DIRECTION GRANDISSEZ-VOUS, MES ENFANTS?

Partent des sources,

la baguette ornée

de fleurs.

Les arbres lèvent

portés à la tête

par le vent,

les rameaux

parlent déserts.

De la terre, coûte que coûte

poussent des drageons.

En quelle direction grandissez-vous,

mes enfants ?

Lorsque la soirée le peuplier est un sacerdot

Lorsque la soirée le peuplier
est un sacerdot

là diaphane lune

- à moitié rongée

par le ver

de la nuit -

se perd doucement

parmi ces nuages tassés.

Les Daces qui dorment s'entendent vivre

La nuit

commet un pas en avant.

Avec des majuscules

on imprime au ciel

des étoiles,

sur le champ les cigales

élèvent un monastère

de tranquillité.

Seulement dans une cité

de Ruines,

les Daces qui dorment

s'entendent vivre.

Toutes les choses me font mal

Une corneille apporte le soir
sur ses ailes.
Le zéphyr
flagelle nos épaules -
ce grand esprit
qui erre
dans l'univers.
La boue gluante des pleurs
s'étend
sur le visage.
Toutes ces choses
me font mal
jusqu'à la moelle des os.

La solitude d'hiver d'une heure

Des chaussées reflétées

dans les peupliers.

La solitude d'hiver

d'une heure,

ébréchée

la lune vient -

main dans la main avec sa mère.

Je vais au marché pour cueillir encore

un filet plein

de paroles,

et m'enfouis par la suite

dans les songes dorés.

ON TIRE DE SON REGARD LE BLEU

On tire de son regard
le bleu.
La voie entrecoupée
elle ne m'entend pas
à cause de la foule
de sons.
Eternelle est
ma désolation
et la pensée démoralisée,
éternelle est
la recherche
du serment.
Je périrai dans cette malédiction !

Dans la rue donnant une poussée aux fleurs

Des cassettes comblées
de mélodies,
dans les radios mélangeant
de la musique.
Moulées en matrices froides
du cerveau :
les sentiments
et les aspirations
découpées des revues de cinéma.
Dans la rue donnant une poussée
aux fleurs.

Partout nous avons un début

Prises de vertiges, les feuilles,
à cause du baiser
de la pluie,
du soleil en couleurs,
de chaudes - symphonies
qui hausse le ciel ...
et partout nous avons
un début .

Des pensées
coulent en moi,
sons mouvants
piétinements de chevaux
s'enfoncent-dans-l'écho.

Regarde en toi
je suis ton coeur

Ton âme sonne,
l'amour est en feu,
le corps orne la blouse
déplaçant le printemps
en hiver.

Regarde en toi
je suis ton cœur,
étendard — d'acclamations
sur les vers brisés
et une musique tendue
qui ne meurt plus !

Les peupliers nous écrasent de leur regard

Les cerisiers se clarifient
dans les soleils
les peupliers nous écrasent
de leur regard,
des filles s'asseyent
parmi les fleurs fragiles.
Des lances entre leurs serres
les colombes laiteuses
piquent les horizons.

En souliers à hauts talons
la journée
vient auprès de nous
rouge comme une pivoine.

Chaque homme porte sur son dos une croix

Des rêves myopes
avancent à reculons
la perruque sur le visage,
de la soirée.

Une peau se crevasse,
celle du vent.
La pieuse tornade
dresse des temples
d'air.

Chaque homme porte sur son dos
une croix, la sienne ...
selon son rang.

L'obscurité me lie étroitement les yeux

La voûte se crépit
en nuées,
dans un barrage profond
le miroir sèche,
je suis voisin à l'ouest
avec l'Enfer
et l'obscurité
me lie étroitement les yeux.
Une odeur de pourriture
dans les narines
m'épuise sur les routes.

Le ciel est un fossoyeur des étoiles

Comme une ouverture
d'abîme
semble la mer en son for intérieur
et un gouffre renversé
le mont de l'envie.
Le ciel est aux étoiles
un fossoyeur,
et les comètes
encensent
la Terre engloutie
par l'Univers.

Tous les sapins de chez nous tirent leur origine des garçons

On blanchit à la chaux des volets
de lumière ,
une rose à la boutonnière
l'aube se lève.

Les paupières capitonnées
dans l'ouate du sommeil
tu glisses dans la Mort.

Ta mère t'abreuve
de la vie
par son sein dur,
tous les sapins de chez nous
tirent leur origine des garçons.

DES FENETRES DE LA MAISON VERS L'HIVER

Des fenêtres de la maison
vers l'Hiver
je cours
apres mon cri
d'enfant.
La ville est devenue
une - étendue - d'ombres
le propre lit
de la douleur endormie
se tisse.

Je voudrais être un geste de ton infinité

Je suis le gardien de l'entrée
dans ton cœur,
Zéus a prédestiné mon corps au
bûcher surchauffé de passions.

Je voudrais être un geste
de ton infinité,
et je suis éternellement
par Hermès vendu
à la foire-de-tristesses.

Nous arrivons à la mauvaise douane
de l'hiver -
vieillards
les visages-bon-à-rien.

Ils accumulent
des pensées dans la lumière

La science sort

sa tête

des éprouvettes.

Savants

qui mènent par derrière

le temps

et accumulent des pensées

dans la lumière

installent leur cerveau

dans les machines à calculer.

L'écorce de la nuit se dépouille

Je tire par des ficelles blanches
le lever du soleil
dans la chambre.
Les reflets
envahissent la pièce.

L'écorce de la nuit
se dépouille,
et les cigognes portent sur leurs ailes
des hauteurs,
sur le trottoir passe une femme
qui me tue
de ses regards.

Toutes les choses se réunissent dans les semences

Des Grains en jachère

met en pièces le paysan

et le Milan vient sur ses traces.

La charrue, dilate la terre.

Toutes les choses se réunissent

dans les semences.

Jaune comme la maladie

le soleil

au visage fardé

regarde en sautoir

les champs doux.

Des filles
le ventre cuit

A travers un brouillard

de parfum

le verger nous accueille.

Sur sa voûte en verre

le soleil fait des culbutes

dans un coin-de-rêves.

Aux carreaux des chambres

des filles

le ventre cuit

soupirent en longues mèches

de larmes,

leurs bébés

ne veulent plus venir au monde.

LA VOIX ENROUEE DE L'AUTOMNE DESCEND

D'une sonnaille rongée par la rouille
descend la voix enrouée
de l'Automne,
les couleurs
sont restées foncées.

Dès le matin
sa robe de fraîcheur
respire en petits plis
de brume.

Le petit astre rose
se brise,
la lumière
pâlit
dans l'herbe des sommets.

Les semences tirent des symboles

Des rires

de fruits mûris

dans la plaine

à la grande-fête.

Les semences

tirent des symboles.

Le mois d'octobre passe

en dépit de nous

les bottines salies de boue.

La sève douce du corps

Tirons de nous
la sève douce
du corps,
des molécules torrents
d'amour
en chaque poésie écrite !
Comme une étoile - avec - âme
la métaphore
nettoie le temps
de rouille et
éveille des sens endormis
dans les ordinateurs.

Les épines froides des pleurs

Les effilures de la douleur
sur le visage.
Je me reflète dans la glace
et je file
de vaines illusions
dos courbé sous le poids
des pensées amères.
Les souffrances
regardent par-dessus mon épaule ,
et dans les yeux me piquent
les épines froides
des Pleurs.
De très près Hadès
me jette un coup d'œil.

C'est dans les sillons que mûrit la terre

Sabots de chevaux
courent les sentiers,
c'est dans les sillons que mûrit
la terre
et les arbres s'installent
en fruits.

Du champ d'épis
de lumière,
un arc bandé
de muscles :
une sauterelle.

DES CYGNES REGARDENT LA TELEVISION

Immaculés iris
absorbent le lait
du soleil,
des cygnes
aristocrates et distingués
sur l'écran de l'eau
regardent la télévision.

Portes en verre de l'instant

Les flammes hautes
de l'eau,
jaillissent des puits artésiens
plusieurs.
La mer bronzée
se casse sur le bord,
des canards sauvages
se baignent
le dos nu,
dans la loge de l'été
se pourchassent
des brises légères.
Rêveur au-dessus des flots
j'ouvre
les portes en verre
de l'instant.

Le réseau des nerfs de la journée

Les coqs
la voix enrouée soufflent
dans le ballon édénique
de l'art.

Les lumières dégonflent
la nuit
placide,
et les arbres s'enfoncent
dans la couleur.
Le réseau des nerfs
de la journée
s'étend invisible.

Mes chers, je vous invite
au soleil !

Des seins arrogants
comme deux cornes d'escargot

Telle l'eau qui fait se troubler
ton corps brûlant
avec des seins arrogants
comme deux cornes d'escargot
et doux pieds
de cygne altière.

Hors de toi
qu'il fait froid,
mon âme !

Des brises légères soufflaient fortement du nez

La flêche d'un lapin
sur le champ,
le projectile d'un aigle
en vol...

Parmi les roseaux candides
des brises légères
soufflaient fortement du nez,
l'eau folle
écumait de colère.

Sifflement après sifflement
avalait l'alouette
à la hâte.

Je suis sorti dehors
pour me grandir un Peu.

A la suite du vol vers le sommet l'herbe pousse inversement ...

A la suite du vol vers le sommet

l'herbe pousse inversement...

Pareil à un éléphant

inerte

le fleuve s'en va

pour mourir -

pleureuses sur le bord

des saules

en haillons.

A cause des pavots rouges accouchés

la plaine

tombe malade de cancer.

La boue

fouille de son grain

les routes.

Jusqu'à ce que le temps fume aussi notre dernier cigare

Ecoutons

comment bruissent

les nouvelles

avec leurs écailles lumineuses !

Les lettres dans les glossaires

brûlent encore !

Pêchons encore des larves

dans la rivière de la connaissance

jusqu'à ce que le Temps

fume aussi notre dernier cigare

et restons seuls,

derniers témoins

de notre vie

et rien de plus !

C'est dans les fleurs
que la clairière se regénère

La colline monte par des noisetiers,

c'est dans les fleurs

que la clairière se regénère,

sur des inflexions - de - pierre

le ruisseau se met

à lire les syllabes du calme.

Point d'éclats

dans les bois :

timide au début

une violette pousse,

dans une rose

de sourire

ta bouche se déchire.

Avec des pas funèbres de tristesse

Réverbères en habit
de soir
et chandelles me pleurant
comptaient doucement les instants
en m'attendant.

Avec des pas funèbres
de tristesse
aux jours jaunis
fanés-à-l'hôpital
je glissais tant soit peu
dans la mort,
tombant de l'avenir.

Nerveux chênes

Montagne éparpillée en troupeau
d'arbres :
nerveux chênes
maîtres
de l'azur de la terre,
pins décoiffés
suppurés
dans la résine ...
Et le limon à côté
languissant dans les marais !

J'ouvre le livre d'un instant

Avec des rivières continuelles
il pleut,
heures-malades
se brisent sur les trottoirs
en gouttes
de souffrance.

Dans les poêles des étincelles
rient
derrière les barreaux.

J'ouvre le livre
d'un instant
et les ailes de l'oiseau
en papier
me surprennent
dans la rêverie.

Par délice
de petite Bouche

Pleines-d'amour

les lèvres

dans les flots s'élèvent,

par délice

de petite bouche

momifiées

tes paroles parviennent.

Je nage doucement

dans tes yeux

de fragile aphrodite

et les chuchotements - voilés

sur ma langue

se brisent.

Ô, je découvre dans le cœur

une entrée

de Lumière.

On m'élit de la douleur

De la terre pousse

la triste oppression.

Le temps est devenu

mon ennemi....

j'attends que les jours

s'écoulent

et je m'assieds

sur leur marche.

On m'élit

de la douleur.

Dans le berceau tendre, de l'espoir

Vers le Nord j'ai pour voisin
le sommeil
ô, mon sommeil aimé.

Avant le monde
et son réveil,
je fais un tour
à travers l'enfance.
Le berceau tendre
de l'espoir
me balance.

Dans les rues dédales du village
je porte en roulant
toute ma vie
vers le Midi ...

Marais de couleurs

L'été dans les rossignols
décharge
sa musique
et met dans le plateau herbeux
marais
de couleurs,
ramassés par Héphaistos
des tisons de feux
brûlent
dans les coquelicots.

Comme des animaux sauvages
qui ont hiberné
les sentiments, délicats
vagabonds,
sont sortis à la promenade.

Les arbres se renouvellent dans les bourgeons

Les champs sont enflés
de sèves
et font la sieste.
Un astre-à-cheval
envoyé par Apollon
ensemence sa barbe
de rayons,
les arbres se renouvellent
dans les bourgeons,
une libellule vole
nue.
Autour des parcs
le printemps en parfums
fond,
quand Euterpe la muse
recommence son feu.

Mille bouleaux dressent leurs flûtes au vent

Regarde dehors et
lave tes yeux
pareils aux jours
qui mûrissent au soleil :
mille bouleaux dressent
leurs flûtes au vent,
un ruisseau apprend par cœur
sa marche nerveuse,
mais il se fait silence
sur le rocher
quand les flots-gonflés
de la montagne
se rident
dans les sapins.

Et l'amour -en - flots - m'innonde

Ils sont si profonds

tes yeux

que je suis ébloui en les regardant,

des lèvres humides

s'élèvent en murmures

de Vénus,

et l'amour-en-flots

m'innonde.

Par tes pas -

des explosions - muette s

d'œillets

de la robe froissant

sur le corps -

le Ciel t'appelle

et la musique surgit clairement.

Laisse la source qu'elle jouisse de l'eau

Ah, la nuit doucement

nous tue

et il y a tant de larmes

de fleurs ...

Mais homme ne vend pas

l'instant,

la déesse Fortune est altière !

Laisse la source qu'elle jouisse

de l'eau !

Eclats d'obus des pensées retroussées

Les couleurs
se sont endormies oubliées
dans les pétales,
tout autour un ciel pâlit
rapiécé en quelques taches
par le soleil,
avec des nattes fumées vient
l'obscurité
et sa langue rêche
nous baise.
Eclats d'obus des
pensée s retroussées
jaillissant de nous
cherchent revanche
au temps.

Les cheveux ébouriffés
les arbres restent pétrifiés

Forêts-de-feuilles

sur les rameaux

en voix égales, silencieuses,

des chenilles voyageant clandestinement

déguisées en papillons.

Tammouz à la jeunesse.

Les semelles pleines de poussière

et courbée par l'âge,

la piste

se brise au coude.

Bocage envahi d'oiseaux.

Les cheveux ébouriffés,

les arbres restent pétrifiés

en images.

DES VERS TAPAGEURS
DE PETITES HIRONDELLES

L'été de ton regard me pénètre
de ses chars-de-combat bleus,
et ses vers tapageurs
de petites hirondelles.

Tombées en extase
les semences voyagent
en fruits mûrs.
Les frégates sur le fleuve
mettent
du linge frais,
et moi j'ouvre franchement
l'âme d'un poème.

Pendant le silence muet

Un regard-sombre

le crépuscule

arrache aux yeux,

ses crocs étranglent

nos jours.

Des chaumières

se cachent dans le soir

pendant le silence muet,

et quatre lucioles rallument

la nuit grise,

seule ma pauvre âme

se branche aux radios étrangères.

Serrant dans ses bras l'enfance d'un petit garçon (à ma mère)

Les yeux altérés
par l'insomnie
et une petite jeunesse
sur son front collée
une élégiaque femme -
compagne
de la dodelinée fleur,
serrant dans ses bras
l'enfance d'un petit garçon .

Le temps a poussé dans sa barbe

Il s'est profilé
sur l'ombre des ans
exigeant à l'espace
un cadre
des accomplissements
et dans sa barbe a poussé
le temps -
des horloges
ont été rongées par la rouille
baignées dans les rivières
du front.
Son ouïe est demeurée
dans une romance.

C'est à la pelle qu'on ramasse des pensées

Des châines scàbreuses
de froid
attachées aux pieds,
des ermitages s'accumulent
en nous.
C'est à la pelle qu'on ramasse
des pensées
pour les rêves.

Si tu arraches aux pivoines la couleur

Tu pousses la jeunesse

dans les joues

si tu arraches aux pivoines

là couleur,

le deuil -de-tes-yeux

sur le cœur se pose.

Lorsque tes cheveux longs font naître

un nouvel orage

de l'Olympe tu descends

et n'avoues pas

ton amour,

car la fleur retient en elle

le parfum

comme une prison.

Le métier porté dans les valises diplomatiques

De leurs bureaux

pleins de repos,

ces bureaucrates

(le métier porté

dans les valises diplomatiques)

renferment des hommes

vivants

dans les archives.

Je m'écroule tenant sur les épaules ma jeunesse

L'acacia mit sa charmante
couronne
comme un roi
maître de soi- même.
Roses inégales, tombées
enceintes
de tant de couleur !

Je m'écroule tenant sur les épaules
ma jeunesse.

Permi les fleurs respire le corps aimé

Dans tes yeux
il y a beaucoup de lueur -
la lumière
je la lis,
et les cheveux jeunes
qui reviennent à la vie
sous les ailes d'Eole,
parmi les Fleurs respire
le corps aimé.

Par de longs plaisirs
enveloppée
dans ton ombre,
les années cruelles se réunissent
sous des treillages de plis
jusqu'à ce qu'elles moisissent.

Des gens couverts de la poussière des soucis

Le soleil est une vieille haridelle malade.
Pressés sur les trottoirs
des gens couverts de la poussière
des soucis
attachent aux pieds
leur ombre.

Ces automnes apportent
en eux
un hôpital -
avec les rideaux jaunes
de feuilles
aux fenêtres.

Supplément de lumière

L'obscurité
venait serrée
dans le bec d'un corbeau :

dodue et enceinte
la lune
en chemise de nuit,
avec des pieds impudiques
etoiles infatuées,
grassouillettes.

Sibyllins, nous avons regimbé
pour demander
un supplément
de lumière.

A ma table j'écris j'écris ...

A ma table j'écris,

j'écris encore

et je lave mon porte-plume

de rouillure

dans la mélodie d'une alouette.

SENTIMENTS
FABRIQUES EN LABORATOIRE

Toutes les choses commencent

et finissent

en nous,

la boîte crânienne est devenue

une cage

dans laquelle on tasse

nos Sentiments

fabriqués en laboratoire...

et chaque jour nous passons

sous des tunnels

de paroles.

L'Olténie

La première image de l'Olténie culturelle s'oppose à l'austérité. Au lieu de la sobriété rigide, de circonstance, on est accueilli par l'état de perpétuelle agitation, chose accomplie aux yeux du monde. La soif de connaissances domine en vigueur et exubérance les intelligences. Pragmatisme et métaphysique, esprit «spéculateur» et esprit «spéculatif», cette effervescente région de la Roumanie continue de produire des légendes et des préjugés.

Le spécifique olténien dans la littérature se définit par l'appétence pour la poésie. Le fait ne doit pas surprendre. Par sa nature, l'écrivain appartenant à cet espace est un fébricitant. Poussé par l'impatience, ayant la vocation de l'aventure, il se consomme chaque instant au contact miracle de l'existence. Le lyrisme du subjectivisme du choix des actions essentielles, du sentiment de la rencontre avec les événements irréversibles. Curieux et loquace, il est sensible aux vertues plastiques de la parole.

Les Olténiens, ces méridionaux, ni Gascons, ni Andaloux, se ressemblent plutôt aux vindicatifs siciliens. Avec ou malgré leur accord ils sont les captifs d'une même matrice originaire.

La palanche tombée d'une certaine façon en dérision, est avant tout une sorte de balance de la vérité. L'Olténien même s'il se laisse

bander les yeux dans l'hypostase de la Fortune, lève un peu son écharpe et se fait justice, inclinant le plateau de la balance en faveur de son cœur.

C'est dans ce périmètre que se développe aussi la poésie d'Ovidiu Florentin et tout ce que nous venons d'affirmer reste valable aussi pour lui, ou surtout pour lui. Se sentant un successeur direct du grand exilé du Pont-Euxin, il dévide, pendant les heures affamées de la poésie, la quenouille infinie de langue roumaine. Il brise la banalité conventionnelle du langage, pénètre décidément dans des territoires insolites, produit la cascade de calembours comme un digne locataire du poème. L'audace des actions inaugurales, la frénésie de la recherche, l'esprit de fronde définissent un profil poétique intéressant et original.

La fébrilité, l'impatience d'être toujours le premier constitue la source de la plus prégnante vertu olténienne - l'énergétisme.

Sous les tourbillons ludiques nous découvrons l'aspiration à l'essence et à la totalité (continuateur de l'illustre Ion Barbu, Ovidiu Florentin essaie de concilier la logique des mathématiques avec celle de la poésie).

Les inquiétudes et les aspirations de l'homme moderne, que contient sa poésie, nous font croire que entre Cozia et Tismana, sur la vallée de la rivière Amaradia et sur celle de Jiu apparaissent toujours des manieurs d'une plume jamais émoussée.

CONSTANTIN M. POPA